



Créativité, impertinence, drôlerie, cosmopolitisme, engagement : Bruxelles mêle art de vivre et effervescence. Petite capitale devenue cœur de l'Europe, ni flamande ni wallonne, elle s'est enrichie de ses identités multiples et a réussi à coudre un véritable patchwork culturel et ethnique. De son bric-à-brac urbanistique, de sa modestie, elle a fait une force, faite d'innovation et d'anticonformisme.

Vingt-sept vecteurs de cette énergie débordante témoignent dans cet ouvrage. Les artistes mélangent, les architectes recyclent, les militants secouent, les designers subliment, les médiateurs sociaux bricolent : chacun apporte une touche fantaisiste au portrait d'une ville où l'avant-garde est partout conjugée avec humilité. Sans presque le vouloir, Bruxelles capte les regards, ville offerte, ville ouverte.

Stéphane Lambert est journaliste, éditeur et écrivain. Il présente l'actualité du spectacle et réalise des portraits d'acteurs et d'actrices pour le média écrit. Coéditeur d'une maison d'édition de littérature, il est l'auteur d'un roman, d'un recueil de nouvelles et de récits, ainsi que d'un essai : *Bruxelles est l'amour*. Il vient d'être nommé directeur de la section du spectacle de *Le Devoir*.
 Photo graphique de Benjamin Picaud
 Photos de Marco Marchal

STÉPHANE LAMBERT

BRUXELLES

BRUXELLES

identités plurielles

photographie : Kamy Picaud, studio Autrement

ent

it



ON VOIT LES GENS
LES PLUS INCROYABLES ICI,
ON VOIT DES
GUEULES



Ingrid von Wantoch Rekowski
Metteur en scène

De l'Allemagne, elle a gardé un nom un peu austère, une grande fascination pour ses philosophes, un amour pour ses musiciens (son spectacle *In H-Moll* est une adaptation libre de la *Messe en si mineur* de Bach avec dix acteurs) et une rigueur dans le travail – « On se moque souvent de moi à cause de ça. » Pourtant, Ingrid von Wantoch Rekowski, charmante et fluette, a l'air plutôt détendu et préfère l'étrangeté urbanistique bruxelloise à trop d'harmonie. « Bruxelles est assez bizarre, c'est un drôle de mélange, à côté d'un nouveau bâtiment il y a une ruine, le laid y côtoie le beau, c'est chaotique, l'hybride se fait déjà dans l'architecture, j'aime bien ça. » Cette configuration non figée de l'organisation urbaine serait comme un mouvement parallèle à/un reflet agrandi de la mutation permanente de la création scénique – son spectacle *Le Tango des Centaures* est inspiré des *Métamorphoses* d'Ovide. « On voit les gens les plus incroyables ici, on voit des gueules ! » Comme celles des acteurs – « Ce ne sont pas des jeunes premiers, ils sont marqués différemment par la vie » – avec lesquels elle a coutume de travailler dans cette ville depuis qu'elle y a créé en 1994 sa compagnie baptisée Lucilia Caesar (nom scientifique d'une mouche verte) : « Cela ressemble à un grand nom de reine, emprunté au répertoire de Shakespeare, et on se rend compte que c'est une mouche qui aime bien les cadavres, j'aime assez ce contraste, on joue beaucoup sur ça dans notre travail sur l'humain, sur l'ambiguïté, ce qu'on a envie d'afficher et ce qu'on est au fond – on est tous beaucoup plus cracra qu'on ne pense. On travaille souvent sur la peinture, dans les natures mortes il y a souvent une mouche qui se trimballe, et il y a toujours dans nos travaux des mouches invisibles. D'un côté on dit une chose et de l'autre on dit son contraire : quelqu'un parle beaucoup de soi, de tout ce qu'il a envie de faire, mais au fond c'est une peur qui parle à travers lui. »

Ingrid von Wantoch Rekowski veut, dans ses spectacles, faire apparaître le double sens des choses, retourner la réalité, laisser le doute s'installer, inventer des crises, mettre en branle les certitudes. Le réseau d'acteurs – « C'est plus qu'un réseau, l'affectif y joue un rôle très important » – qui l'accompagnent dans ses recherches artistiques

s'est formé en grande partie à l'époque de ses études à l'INSAS¹. « Après une préparation universitaire aux États-Unis, je voulais faire une école d'art, j'avais passé l'examen d'entrée dans une école en Allemagne, où ça n'a pas marché, et à La Cambre et à l'INSAS à Bruxelles, où j'ai réussi les deux concours, et j'ai choisi l'INSAS. » De mère française, elle était « tentée par un pays francophone » qui soit mélangé – « pas du francophone pur ». Ainsi trouve-t-on parmi les comédiens bruxellois avec lesquels elle travaille des Flamands, un Écossais, un Allemand. Pour elle qui n'aime pas ce qui est lisse et qui a pris l'option de la radicalité dans l'expérimentation théâtrale, Bruxelles représentait « un terrain favorable pour le travail » : « C'est très ouvert ici, j'aime beaucoup l'attitude très simple des gens, on ne se prend pas trop au sérieux, ça élimine beaucoup de peur, on saute dans toutes les aventures, c'est formidable pour le théâtre, c'est ça qui fait qu'on essaie les choses les plus folles, on ouvre toutes sortes de portes. Et il y a un public qui suit. Quand j'ai fait des productions en France, j'ai senti que, lorsqu'on devait affronter le public, il y avait plus de peur. En France, le public juge terriblement. »

Le point faible de la Belgique – le « couac dans l'affaire » – est le manque de financement de la création artistique, la disparité des pouvoirs qui réduit de plus en plus les soutiens. Ingrid von Wantoch Rekowski est à présent en résidence au Théâtre national à Bruxelles, elle reçoit des subventions « au coup par coup » pour ses spectacles. Ses productions bruxelloises ne sont envisageables que dans le cadre de coproductions avec l'étranger. Les pouvoirs publics n'aident pas beaucoup à l'exportation. Ces conditions inconfortables de travail ne sont pas pour autant un obstacle à la créativité, au contraire : elles resserrent davantage la création scénique autour de son essence, favorisant l'émergence d'un « théâtre pauvre » où l'acteur est au centre, démuné, sans accessoire, sans ajout : « Si on n'a pas la chose précise au départ, il faut trouver d'autres solutions. Il faut bricoler – mais j'aime bien bricoler. » Elle rit comme une petite fille astucieuse. « Ça fait inventer des choses incroyables. Quand les budgets sont limités, on est obligé de se poser la question de ce qu'il faut privilégier, de ce qui est le plus important. » La logique du bricolage se retrouve dans son goût prononcé pour le marché aux puces de Bruxelles (place du Jeu-de-Balles) : « On se balade et on tombe sur un objet auquel on n'aurait jamais pensé, on se demande alors quel effet cela donnerait sur une table, ou à qui cela a pu appartenir, il y a tout un cheminement qui se fait, l'hybride s'invente comme ça, on reste ouvert à un processus, on n'a pas une idée définie à l'avance, on reste très en éveil. » C'est aux puces de

1. Institut national supérieur des arts du spectacle et techniques de diffusion.

Bruxelles qu'Ingrid von Wantoch Rekowski dégote souvent les mets présents dans ses spectacles : « Quand on est allés au festival très chic d'Aix-en-Provence, on est arrivés avec un gros camion rempli de crasses des puces de Bruxelles, ça a été un choc. »

Les spectacles qu'elle crée en Belgique produisent toujours un gros effet à l'étranger. Suite à *A-Ronne II*, polyphonie autour de cinq voix d'acteurs, qui a beaucoup tourné – ses créations où le langage est fait d'une multiplicité de langues, parfois inventées, sont exportables dans un circuit non spécifiquement francophone –, elle a reçu des propositions internationales. Si pendant sa formation elle a fait de nombreux stages auprès de créateurs étrangers (au Danemark, en Angleterre, en France...) et qu'elle a régulièrement des projets européens (elle a mis en scène un oratorio d'Alessandro Scarlatti, *La Vergine dei dolori*, au Teatro di San Carlo à Naples en 2003), elle a choisi Bruxelles comme « port » où s'ancrer. « Cette ville a été le point de départ de mes recherches artistiques, donc j'y suis très attachée. » De même qu'elle est très attachée à la démarche qui est la sienne : « Je me suis dit qu'il fallait continuer dans cette radicalité, c'était bien sûr plus dangereux. » C'est donc le projet qui détermine son intérêt plus que le lieu. « Je fais attention où je mets les pieds, j'ai décidé d'être dans la recherche, dans l'invention d'un espace théâtral, je préfère que le spectacle soit maladroit et recherché plutôt que de retomber dans les conventions. »

Nourries par la danse, la musique, la peinture, les créations d'Ingrid von Wantoch Rekowski sont d'intenses moments (« L'espace théâtral n'est pas un temps quotidien, une heure et demie au théâtre, c'est du condensé ») où se superposent les époques et se mêlent les cultures, où le geste fustige la parole, où les voix s'amalgament et les chants se discordent, où l'individu redevient morceau d'humanité (Ingrid von Wantoch Rekowski dit rarement « je » lorsqu'elle parle de son travail, mais plutôt « on ») et où l'humain est une matière âpre douée d'émotions. « Des gens me disent : "C'est laid ce que vous faites", et je leur réponds : "Mais regardez dans la rue !" Le théâtre, ce n'est pas lisse. » Si l'expérimentation gouverne la fabrication du spectacle, dès le début des répétitions elle impose une rigueur à ses acteurs. « C'est un peu organisé comme un match de tennis, j'invente des règles du jeu, ensuite j'envoie une balle aux acteurs, et eux me la renvoient, mais sans règle du jeu ça partirait dans tous les sens. » La « narration » va dès lors se construire *in vivo*, en dehors de toute linéarité, de construction prédéfinie, à partir des improvisations des comédiens – « Leur personnalité est essentielle » –, s'axant très fort sur l'expression visuelle. L'acteur, dans le travail d'Ingrid von Wantoch Rekowski, reste l'élément central, et,

lorsqu'elle s'accapare un genre musical (oratorio, madrigal, fugue...), c'est pour l'amener vers le théâtre. Néanmoins, elle participe de la sorte à la même volonté de métissage scénique que ses confrères flamands, souvent plutôt des chorégraphes, une hybridation qui fait de la modernité un tunnel creusant sa voie vers l'ancestral – l'éphémérité des arts de la scène s'écoulerait comme une source de l'origine intemporelle.

Mais Ingrid von Wantoch Rekowski préfère le concret aux pensées trop abstraites. La peinture des primitifs flamands par exemple – « Ils sont tous un peu bizarres » – l'a beaucoup influencée dans ses recherches. En 2004, elle a également développé tout un projet autour de Rubens : elle a filmé des tableaux vivants inspirés de ceux du maître (*Rubens-Metamorfoses*) qui ont été projetés dans la Sint-Carolus Borromeuskerk à Anvers. À Bruxelles, à partir d'une réflexion sur les expositions picturales – « La peinture offre un autre rapport au temps, quand on se balade dans un musée on passe d'une époque à une autre » –, elle a mis en scène une galerie de tableaux vivants à la chapelle des Brigittines, où « rien n'était central, les acteurs étaient sur les murs et le public devait circuler ». Intégrer d'autres lieux que la salle traditionnelle prolonge sa volonté de sortir de la convention, d'inventer le théâtre différemment, de se décaler pour rester en mouvement. Elle a trouvé en Bruxelles une ville où l'avant-garde est presque une nécessité pour créer : « On n'est pas riche mais on s'en fout, alors on y va, on invente avec des bouts de ficelle. Au fond, qu'est-ce qu'on a à perdre ? »